

--> **Voir l'erratum** concernant cet article

Alexandre L'Archevêque, Luc LaRoche, Louis-Michel Lemonde

Hugues Corriveau

Numéro 141, printemps 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62520ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (2011). Compte rendu de [Alexandre L'Archevêque, Luc LaRoche, Louis-Michel Lemonde]. *Lettres québécoises*, (141), 36–37.

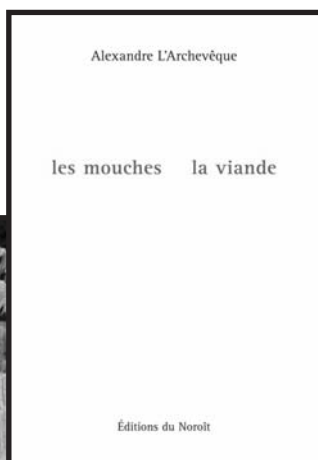


Alexandre L'Archevêque, *les mouches la viande*,
Montréal, Le Noroît, 2010, 84 p., 17,95 \$.

« Corset velu des mouches éclatantes »

Petit recueil minimaliste et cruel; vision implacable du monde tel qu'il est, sans fioritures, sans compromis. Le regard acéré d'Alexandre L'Archevêque, scalpel fousseur des drames de l'humain, donne à penser le réel dans sa marge, noire.

« L'oreille se laisse guider d'un amas de chair à l'autre par le bourdonnement des mouches » (p. 12) quand passent les Érinyes malveillantes, autour de la décrépitude. Qu'il s'agisse d'une



ALEXANDRE L'ARCHEVÊQUE

collision mortelle ou de « La riposte du volcan », la mort aux trousses, le destin, couteau à la main, guette. Le genre humain est en danger. Vivre sous les lames tient du prodige.

Œil rapace

Déjà enfant, le jeu de la mort cruelle se répercute au delà du temps présent: « je bloque l'issue de la fourmière avec une branche // la terre tremble les fossiles bougent » (p. 18). Mais que faire contre la tourmente qui prend l'âme dans l'étau d'une angoisse ontologique? Car le poète sait l'imminence de la saisie quand il souligne: « les pilleurs rôdent la nuit je dépose une poignée d'osselets sur mon oreiller » (p. 21). La protection magique sursoit un temps à l'universelle prédation. Visions d'apocalypse, tortures des images chthoniennes charbonneuses, tout événement portant sa part de souffrances virtuelles, de spectaculaires mises en scène de la chair ouverte et saignante. Charniers, chambres d'autopsie, chirurgies, les lieux du corps outragé s'ouvrent, létaux.

Tellurique et agonique

« L'inscription sur la pierre est illisible de toute façon le sol bouge ses corps dit mon père // un jour il faudra tout expliquer aux enfants » (p. 73). Mais expliquer quoi, au juste? La précarité du vivant, son irrémédiable faillite? Soit, or une

femme y parviendrait peut-être, éphémère, mais elle pleure. Rien n'est donc certain, pas même la présence puisque mortelle. Qu'à cela ne tienne, et on ne sait trop pourquoi, ce recueil, qui a tout pour être d'une morbidité sans fond, sous-tend une dose amoureuse presque irrésistible à l'égard des êtres, du monde, de ses plaies et de ses aléas. C'est peut-être même à cause de ces faiblesses qui mettent à mal le devenir que le poète tient tant à l'affleurement du moindre souffle. Il ne faut jamais oublier cette espérance, aussi faible soit-elle: « chaque mourant est une goutte d'eau dans le sable » (p. 43). À cause d'elle, peut-être, la résurrection. Ce livre est à lire et à relire, car il a la force indéniable des œuvres qui mettent en jeu l'essentiel. Il affronte l'inéluctable avec une rare lucidité.

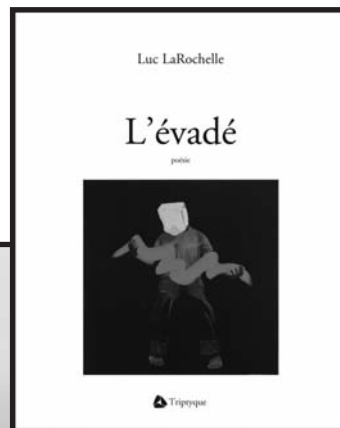


Luc LaRoche, *L'évadé*, Montréal,
Triptyque, 2010, 84 p., 17,95 \$.

Le prisonnier du bleu

Amoureux du désert de Sonora, Luc LaRoche parcourt des lieux à la fois étranges et familiers, pour circonvier l'état d'attente ou de guet et, plan par plan, l'immédiateté de son lieu palpable ou imaginé.

Qu'on aimerait accompagner l'auteur dans ses pulsions les plus inavouables, par exemple quand il s'exclame: « rien qu'une fois / allons pour nous venger / faire peur aux oiseaux » (p. 19)! Mais ce



LUC LAROCHE

n'est pas toujours cynique, car on peut aussi trouver cet autre désir plus profondément humain: « il faudrait épargner aux enfants / la laideur du monde » (p. 12). C'est là l'univers du poète, cet entre-deux des pulsions ou des sensations dont il est à l'écoute, exacerbé, corde tendue sous le vent, au cœur mobile de sa vie. Mais, hélas! le propos se délite

quelque peu, porté qu'il est par une thématique souvent conventionnelle: le temps qui passe, les tempêtes qui renversent tout, la précarité du petit monde cocon.

Sur la palette de l'artiste

D'accord! Marcel Amont chantait: « Bleu, bleu, le ciel de Provence // Mon rêve en bleu – bleu – bleu »! C'était joli, c'était l'été! Or, plus grave, Luc LaRoche, lui, est

tombé, on ne sait quand, dans des pots de peinture jusqu'à y engluer sa plume poétique. Dans le bleu surtout dont il utilise le mot à 25 reprises! Quand ce n'est pas le « regard [qui] aspire au bleu » (p. 27), qui aspire à la « poursuite du bleu » (p. 30), à savoir « un bleu trop bleu [...] / Un bleu froid [...] / Un bleu qui ne pardonne pas. // Un trop-plein de bleu [...] // Un bleu furieux, total » (p. 36), le poète entreprend « la traversée du bleu » (p. 55), cherchant « la miséricorde du bleu » (p. 67)! Alors, on se dit, lassé, avec le poète, qu'« il peut être pesant, ce bleu » (p. 40)!

Trop de sujets

« C'est dans le courant d'air froid qu'a atterri / sur une longueur d'ondes oubliée / le désarroi » (p. 46), celui qui sourd des textes et des confidences. Là, l'auteur ajuste sa vue « à force de chutes et de fractures » (p. 48). À portée de main, les choses emmitouflées, par exemple « dans une armoire, l'odeur du camphre / des regrets bien pliés / rangés par âge / ou par teintes » (p. 50). Mais cela reste impossible. Trop de réalité accablante, trop de vrai derrière la couleur mélancolique ou idyllique. Comment faire fi de cette clocharde dans « Tuez la femme ivre » quand, au milieu de « la flaque d'urine // le sourire édenté, elle dit: *de grâce, tuez-moi!* » (p. 62)? Peut-être y a-t-il dans ce projet trop peu de resserrement pour qu'on puisse vraiment apprécier la justesse stupéfiante que certains textes dégagent alors qu'ils sont presque noyés ailleurs dans le convenu.



Louis-Michel Lemonde, *Tombeau de Pauline Julien. Ce soir j'ai l'âme à la tendresse*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2010, 108 p., 19 \$.

Bonne volonté n'est pas originalité

Admirateur transi de Pauline Julien, Louis-Michel Lemonde lui consacre un recueil de textes énamourés et laborieux.

Onctueusement présenté en avant-propos, ce livre sucré a des airs surannés avant même d'inscrire son premier poème: « Si les muses existent encore, l'une d'elles, portant le nom de Pauline, s'est emparée un jour d'un simple mortel dans l'unique but de chanter par-delà le silence de la

mort. » (p. 5) Avouons que ce n'est pas peu comme destin et que l'humilité en cela n'est pas exemplaire. Le « simple mortel » qu'est Lemonde d'ajouter: « Envoûté, l'on ne peut que se laisser porter par son souffle, et saisir la plume d'oie que l'ange de la mort glissa entre les doigts de notre souveraine pour accomplir ses dernières volontés. » (*ibid.*) Birrhh!

Pauline! Oh! Pauline!

Dès le premier texte, on sait de quel bois se chauffe notre admirateur captif, et surtout de quelle langue sourd la substantifique moelle de sa versification envoûtée:

*Enchansonnant les premiers verts
ailettes suspendues en grappes
touches naissant du jaune mêlé au bleu du ciel
tu surgis de l'intérieur de ce que nous sommes
avec le naturel des feuilles nouvellement
apparues aux branches de notre histoire
dans l'arbre de nos vies* (« Surgeons », p. 9)

Tout va y passer, de son enfance à Trois-Rivières jusqu'au petit « bec » dans l'oreille, jusqu'à la maturité ainsi décrite: « une fleur ressemblant à une fleur / une femme ayant tout de la femme / jusqu'aux ongles qu'elle polit / aux mots qu'elle cisèle en chantant / de toutes ses couleurs d'oiseau / de paradis » (« Paradis terrestre », p. 15). Tout le monde sait cela: écrire une chanson ou se polir les ongles, même gloire, même féminité intrinsèque. On frémit toujours un peu plus à force d'être pantois.

Pathétique hommage

Mais voilà. Tout mauvais que cela soit, il faut bien reconnaître que l'admiration itérative de l'auteur traverse le recueil d'une façon obstinée, maladroite soit, mais le vibrato exacerbé, le trémolo trémoussant. Ne dit-il pas, naïf: « Ma poésie / puisque tu n'es plus là pour la lire / je vais la crier sur les toits / car tu étais plus près du ciel qu'on ne l'a cru / en chantant de toute cette âme / qu'était ton corps » (« Au centre de ta vie », p. 70)? Le tombeau est un genre risqué, et il n'est pas donné à tous d'en maîtriser les arcanes. Ici, on est plus près du florilège de textes de circonstance, d'une suite biographique versifiée que d'une œuvre achevée. Bien que l'auteur soit né en 1953, on est plus près également d'une « adolescence » que d'un travail de maturité. N'empêche, on l'aimait bien aussi, nous, Pauline Julien. [19](#)



NOUVEAUTÉS
pour jeunes
et adultes

Blanc-Bec Anthracite
texte de IVAN VANHECKE
Illustrations de ANNE-MARIE SIROIS

60 p. | 9,95\$

BLANC-BEC ET ANTHRACITE
Texte d'IVAN VANHECKE et ill. d'ANNE-MARIE SIROIS

Récit amusant d'une amitié improbable, fondée sur le respect de l'autre et l'ouverture d'esprit.

YVES CORMIER
SUR LES TRACES DE BARTIMÉE

220 p. | 12,95\$

SUR LES TRACES DE BARTIMÉE
Roman d'YVES CORMIER

Ce conte, inspiré de la Bible, invente une histoire à Bartimée et imagine un aspect inconnu du périple que les Rois mages ont accompli pour porter leurs offrandes à Jésus nouveau-né.

www.boutondoracadie.com